

Claude RAUCY

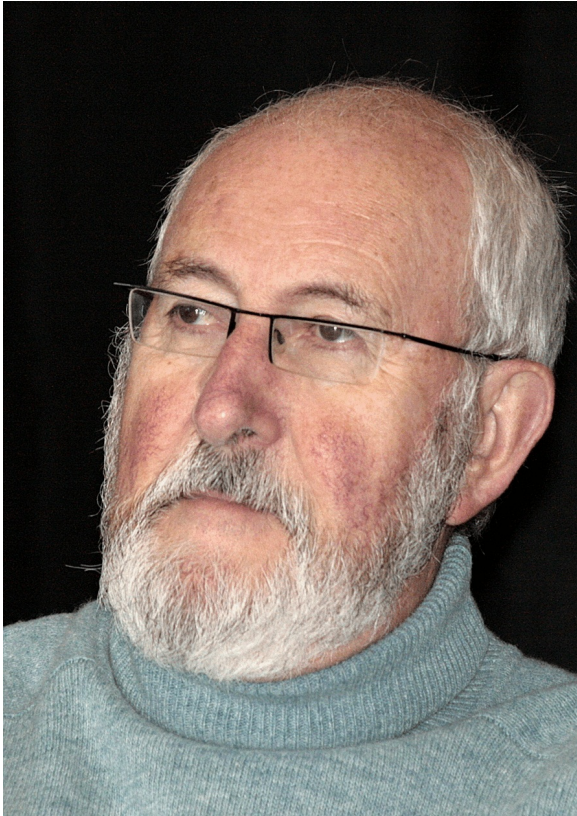


Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Christian LIBENS

1986

Multiplier les genres, diversifier les publics, est-ce se disperser, se dissoudre? Éternelle question à laquelle Claude Raucy répond par une belle faim d'écriture.

Et écrire, n'est-ce pas d'abord exister?

Biographie

Né à Saint-Mard en mai 1939, Claude Raucy fait ses humanités gréco-latines à l'Athénée Royal de Virton. Après un passage à l'Université de Liège, au cours duquel il tombe amoureux de la Cité ardente, il choisit la carrière d'enseignant en s'inscrivant à l'École normale de Nivelles. Diplômé en 1961, il retourne, comme professeur cette fois, dans son athénée lorrain pour y enseigner le français.

S'il est né «la plume à la main», c'est en 1959 que Claude Raucy publie son premier recueil de vers intitulé *Les poignets ouverts*. Il va dès lors multiplier les publications : recueils de vers, contes, pièces, chansons, romans... Si une veine de son oeuvre est grave, une large part de sa production est réservée aux jeunes lecteurs (pour plaire à ses trois enfants de «toutes couleurs»?) Par ailleurs longtemps homme de théâtre (metteur en scène, comédien...), Raucy ne quittera jamais tout à fait les planches, puisqu'il écrira plusieurs pièces qu'il retravaillera en suivant pas à pas la troupe qui les jouera.

Enfin, admirateur de la culture italienne, Florentin d'occasion et persuadé de l'avoir été vraiment, Claude Raucy s'est livré, en polyglotte éclectique, à plusieurs exercices de version, traduisant des contes et des romans allemands, anglais et américains.

Bibliographie

N.B. : pour une bibliographie complète, consulter le Dossier L paru dans le n°69.

Poésie :

- *Les poignets ouverts*, La Dryade, Virton, 1959.
- *Maraudes*, La Dryade, Virton, 1970 - Prix Nicole Houssa.
- *Sens unique*, La Dryade, Virton, 1974.
- *Les noires épines*, La Dryade, Virton, 1976. Illustrations de Jacques Cornerotte.
- *Séquences*, La Dryade, Virton, 1978. Photographies de Francis Blaise, Freddy Mary...
- *Pommes sûres*, La Dryade, Virton, 1979.
- *La Sorgue*, La Dryade, Virton, 1985.
- *Pour la reine des prés*, La Dryade, Virton, 1993.
- *Pommes sûres-Mele verdi*, La Dryade, Virton, 1996. (réédition du texte français, avec une traduction en italien d'Ugo Crespini et des crayons d'Ernest Bernardy).

Chansons :

Des textes de Claude Raucy, chantés par Jean-Claude Watrin, ont paru dans les albums suivants :

- *Marie-Hélène*, EMI, 1982.
- *Hôtel*, Franc'amour, 1985.
- *Rendez-vous*, Franc'amour, 1989.

Théâtre (inédit) :

- *Le concerto pour la main gauche*.
- *Les aventures du Djean d'Mâdy*.

- *D'azur au chien courant d'argent.*
- *Le retour du Djean d'Mâdy.*
- *Les échalotes* (texte disponible sur demande).

Contes :

- *À bientôt Mathieu*, Wesmael-Charlier, Namur, 1979.
- *François l'Indien*, Wesmael-Charlier, Namur, 1979.
- *Dat, un bateau pour l'espoir*, Wesmael-Charlier, Namur, 1980.

Nouvelles :

- *Les grandes marguerites*, La Dryade, Virton, 1971.
- *Le rase-mottes*, La Dryade, Virton, 1972.
- *Le compagnon rouge*, La Dryade, Virton, 1976.
- *Le cartable*, An Hyp, Bruxelles, 1985.
- *Les cageots tristes*, in *Quatre éclats de Meuse*, La Dérive, Verviers, 1994.

Romans :

- *Le mur des Sarrasins*, La Dryade, Virton, 1976.
- *Cocomero*, Duculot, Gembloux-Paris, 1983 (Coll. *Travelling*, N° 65).
- *Le temps des cerises*, Duculot, Gembloux-Paris, 1984 (Coll. *Travelling*, N° 70); trad. allemande *Die Zeit der Kirschen*, Herder, Freiburg, 1987.
- *Écrase, négus!*, Duculot, Gembloux-Paris, 1986 (Coll. *Travelling*, N° 79). En collabor. avec Christian Libens.
- *Les coprins chevelus*, Duculot, Gembloux-Paris, 1987 (Coll. *Travelling*, N° 82).
- *Le doigt tendu*, Signe de Piste, Paris, 1989 (Coll. *Signe de Piste*, N° 144).
- *L'auberge de l'Antoinette*, La Dérive, Verviers, 1991. Prix Baron de Thysebaert 1990.

- ***Le concerto pour la main gauche***, Casterman, Tournai-Paris, 1994 (coll. *Travelling*, n° 112).
- ***Un cocker en or***, La Dérive, Verviers, 1996 (coll. *Ardenne Junior*, n° 1). En collaboration avec Christian Libens (illustrations de Luc Focroulle).

Essais, Chroniques :

- ***Hommage à Georges Linze***, La Dryade, Virton, 1959.
- ***Ernest Bernardy***, La Dryade, Virton, 1973.
- ***Portrait d'un honnête homme, Georges Bouillon***, Centre culturel de Differdange, 1981.
- ***Florentines***, La Dryade, Virton, 1981.

Texte et analyse

mai

*mai ne me laisse pas succomber
le maître a gardé la veste
les genêts font déjà
de petits clins d'oeil jaunes
tu bousculeras les rangs
pour t'approcher
pour sentir le cresson de ses cheveux
la promenade
laissait toujours ton coeur dans la cour*

*le vent décoiffait tes poèmes
tu disais solitude amour
et ton coeur faisait demi-tour
pour retrouver d'âcres carêmes
pourtant c'est le mois griserie
ce mai c'est le mois du bonheur
mais déjà dans ton oeil trembleur
ah vrai c'est le mois duperie*

*la classe a mis son col verdure
tu tousses trois fois
pour annoncer le spectacle
on a repeint les pronoms relatifs
les adverbes font des manières*

*tu deviens l'espace d'un point virgule
professeur de lilas
mais si fragile*

(*Pommes sûres*)

En 1979, Claude Raucy publie à compte d'auteur une toute petite plaquette au format de pochette, qu'il intitule *Pommes sûres*. Il confiera à plusieurs reprises: *De tout ce que j'ai écrit, c'est ce que je crois le plus réussi*. Il nous semble, en effet, que ces courts poèmes rassemblent en quelques pages toutes les nostalgies, toutes les déceptions du poète, mais aussi les paroles graves, les images blessées les plus représentatives.

Dès le titre, on retrouve un fruit. Gourmandise d'auteur? En tout cas, on ferait ample moisson si l'on cherchait dans tous ses livres (y compris au théâtre, y compris dans les essais!) les allusions à la nourriture, particulièrement aux fruits (rien que les titres : *Cocomero*, *Le temps des cerises*, et même *Maraudes*!) Quant à l'adjectif, c'est aussi une double constante chez Raucy : l'attrait pour ce qui n'est pas mûr, la maturité lui semblant signe terrible de pourriture, et l'aveu que toute sa vie a été faite de recherches «grinçantes», aigres, douloureuses. Quand on sait l'importance qu'ont les titres chez Raucy, on comprend que *Pommes sûres* est non seulement le titre qui convient à merveille pour cette plaquette, mais que s'il fallait réunir sous un seul titre ses oeuvres complètes, aucun autre ne serait plus indiqué.

Claude Raucy a voulu suivre le calendrier scolaire de septembre à juin. Marcel Lobet l'a très bien compris, qui écrivait à propos de *Pommes sûres* : *c'est le journal de classe du Grand Meaulnes*. Chaque mois a droit à trois poèmes, dont le deuxième est toujours écrit en vers réguliers. Le premier évoque l'enfance de Claude Raucy, élève à la petite école communale de Saint-Mard; le deuxième sert de charnière, introduit doucement le troisième, où c'est le professeur cette fois qui parle et qui constate, à chaque mois, qu'il n'a fait que se rapprocher un peu du tableau. Mais qu'il n'a pas changé.

mai qui ne laisse pas... : Raucy aime les jeux de mots. Peut-être en abuse-t-il. En tout cas, ce *mai* est une conjonction qui semble d'emblée être un clin d'oeil au lecteur. Et tout de suite le verbe *succomber* indique que le poète aurait voulu être autre chose, quelqu'un d'autre. Qu'il doit rester un élève sage, mais que ses rêves l'appellent ailleurs.

Le vers deux est sans doute incompréhensible pour qui n'a pas souvenir de ces maîtres d'autrefois comme Raucy en a connu, qui oublièrent parfois, à la belle saison, de remplacer le veston par le cache-poussière et qui emmenaient les élèves en promenade. Au-dessus de Saint-Mard, les bois attendaient les élèves heureux d'une escapade loin des dictées.

Plus que les jeux, c'est la nature qui attire le jeune garçon. On soulignera *genêts*, *cresson*, et plus loin, *lilas*. À côté des fruits, tout aussi importantes, les plantes, les fleurs.

tu boussuleras les rangs rejoint succomber. Le poète lui-même se sent prisonnier de cette ambivalence, même dans la rédaction des vers, qu'il voudra tantôt rigoureusement classiques, tantôt impertinemment vagabonds.

On notera l'accumulation des images dans ce premier poème. On notera le constat d'échec des deux derniers vers. Le poète n'a pas participé à une promenade où ses seuls amis auraient pu être les genêts et le maître (inaccessible, défendu). Il a marché comme les autres, mais son cœur est resté dans la cour.

Faut-il souligner que, de chaque mois, le poète adulte n'a gardé que ce qui impressionna l'enfant? Mai, c'était les premières promenades. Et presque les dernières.

Le deuxième poème est fait de huit octosyllabes aux rimes embrassées. On commence à l'imparfait et on termine au présent. Sans s'en rendre compte, on est passé des souvenirs du poète à la réalité d'aujourd'hui.

le vent... Toujours cette opposition entre ce qui est rangé, ordonné (les poèmes de l'enfant) et la fantaisie, le rêve, la liberté (le vent). Toujours l'opposition entre la réalité et ce que veut l'enfant (*ton coeur...*) Le calendrier ne le satisfait pas. Peut-être inconsciemment recherche-t-il la souffrance, puisque c'est vers *d'âcres carêmes* que l'enfant retourne.

Pourtant : le mot clé du poème. Raucy reconnaît que tout est beau autour (*genêts, promenade, griserie*) mais *l'oeil trembleur* du poète déforme ce qui l'entoure. Il n'y croit pas. Il ne pouvait être heureux. Peut-il l'être maintenant?

En tout cas, on est passé de l'imparfait au présent et le dernier vers a la force d'un cri (*ah vrai*), d'une sentence. La juxtaposition de *mois* et de *duperie* renforce la constatation. Le poète sait qu'on le trompe, qu'il vit dans l'illusion.

Le troisième poème parle du poète-prof. Toujours des allusions à la nature (*verdure, lilas*), mais un ton beaucoup plus allègre, des images plus fantaisistes, moins graves. Cette fois, c'est le professeur qui parle de lui. Est-il en accord avec le calendrier, avec lui-même? Le ton enjoué, presque heureux, pourrait le laisser croire. Mais le mot *spectacle* annonce la couleur: le professeur est un comédien, donc pas lui-même, et dit le texte de quelqu'un d'autre. Lui-même est ailleurs. Le petit garçon n'est pas vraiment l'ami du maître; le maître d'aujourd'hui n'est pas vraiment l'ami de ses élèves. (Raucy écrira ailleurs : *Les amis sont toujours les amis des autres.*)

Professeur de lilas. Après avoir été élève des genêts, c'est le lilas que Raucy voudrait enseigner. Le bonheur? L'impossible? On ne peut pas voir dans l'expression une simple boutade, un sourire du poète -ou alors c'est un sourire grave, déchirant. Et l'adjectif de la fin tombe comme un couperet, comme une larme : *fragile*. Le mot revient tout au long de *Pommes sures* comme un appel au secours.

Ces trois poèmes – et tout le recueil –, c'est à un déshabillage sentimental qu'ils nous font assister. Si Raucy joue avec les mots, le jeu n'est jamais gratuit. Le lecteur ne peut s'empêcher de traverser le poème pour aller jusqu'au poète, jusqu'au plus profond de sa vie.

Claude RAUCY - 16

Choix de textes

*On n'a pas trouvé le temps des vendanges ;
Les raisins sont morts d'avoir attendu !
D'avoir trop souffert, les vignes se vengent :
Pas de vin, mon fils, de bonheur non plus.*

*Le bonheur est mort d'avoir attendu.
Le gel de l'automne est passé déjà.
C'est trop tard, hélas ! Refrain bien connu.
Votre ancien sourire est mangé des rats.*

*Faudra bien veiller à ne plus sourire,
Car voici venir le temps de l'Étrange.
La terre gémit, tremble et se déchire :
On n'a pas trouvé le temps des vendanges*

(Maraudes)

Théâtre

Bien plus vraie que l'autre vie ! Enlève ton maquillage : à toi de jouer. Ici, plus besoin de feindre et de cacher. Une vie nouvelle, prévue, finie après les premiers mots. Jette ta vieille peau aux fauves. À toi l'heure volée, gagnée sur le temps. Après...

Je vous aime, clairs amis des soirs de peur : gendarme, huissier, baron ; je vous aime, Agnès, Thérèse ; à toi mes sourires d'un soir, Chèvredent, mes prisons et mes royaumes, Président... Oui, vous êtes mes vrais compagnons de bonne route. Partons encore pour l'incroyable aventure, la poussière, les bravos, le mystère simple du rideau. Partons.

(Maraudes)

*A beau frapper, chercher au gris de la fenêtre,
Celui qu'un astre mauve à chagrin destina.
A beau rêver qu'un jour, demain, tantôt peut-être,
On chantera bien clair les puissants hosanna.*

*Les seuls vrais rendez-vous que l'astre lui prépare
Ont le goût aigrelet de la mousse des croix.
A beau pleurer, prier, celui que désempare
Le plus mince chagrin, le moindre désarroi.*

*Une étoile à l'oeil mauve éclairait sa naissance :
Pouvait-il donc trouver battant pour lui ouvert
Et fenêtre où frapper sans que désespérance
Chante cruellement son minable concert ?*

*Les seuls vrais rendez-vous sont ceux des cimetières
Pour toi qu'un astre mauve à chagrin destinait
Et les petits plaisirs des amours grimacières
Ici jouent longtemps au jeu des osselets*

(*Séquences*, p. 55)

*Un peu de brume ménagère
L'odeur rassurante
Du pain neuf
Du pavé caressé
Quelqu'un prendra la tasse
Un geste brun
Une chaise qui grommelle
Le bonheur attend que tu t'asseyes
Près de lui*

(*Séquences*, p. 14)

*Ma douce,
mon inestimable,
ma reine des prés,
sur le banc tiède du jardin
je t'attendrai.
Et jusqu'à l'aube,
jusqu'aux premiers merles moqueurs,
je chanterai
que tu es ma désinquiétude.*

(Pour la reine des prés, p. 6).

Cuisine

*Ce n'est pas mon désir qui de mots fit poème
Mais le beau bric-à-brac de ta bonne cuisine
Et ton capharnaüm de domestique usine
Dessine calmement les clairs dessins que j'aime.*

*J'y sais les pots vidés d'antiques confitures,
Les plastics mesureurs, les plantes maigrichonnes,
Le bocal d'oignons blancs au vin qu'encapuchonne
Le cendrier gravé d'âpre littérature.*

*Le gâteau quatre-quarts attend ma traversée
D'un neigeux raidillon qui se cogne à la vitre
Et ton front prend du froid dessus le demi-litre
Où tu fonds à plaisir tisanes et pensées.*

*Je poursuis sobrement la marche mesurée
Vers ce radeau choisi de sages ustensiles,
Moi qui sais de longtemps la tendresse tranquille
D'un aluminium tiède où meurt la chicorée.*

(Les noires épines, p. 23)

Communication de service

Je m'appelle Evrard Veragüth et je suis sous-chef de station à la gare de Sierre. Je ne sais pas pourquoi ce vieux est venu troubler mon existence, la course sans problèmes des quais au bureau, des guichets au téléférique de trois heures. Ce n'est pas mon rôle de prendre les responsabilités. Le chef est là pour cela. Et j'ai fait tout ce que je pouvais, tout ce que je devais.

Il y avait une grande inconscience d'ailleurs à le laisser stationner dans le passage souterrain. Nous avons bien vu que cela indisposait les touristes. La dame du kiosque à journaux me l'a dit. Elle observe et elle connaît bien les habitudes d'ici. On ne joue pas du violon dans le passage souterrain d'une gare. Aucun article du règlement ne l'interdit, bien sûr, mais j'aurais dû en référer au chef. Quand je me suis approché du vieux, il m'a regardé. J'ai ajusté mon képi. Il devait bien savoir que j'étais le sous-chef de station de la gare de Sierre. Tout le monde le sait, de Chalais à Montana. Le vieux m'a regardé. Je n'ai rien dit. J'aurais pu le faire partir, même réquisitionner un agent. Ses cheveux blancs appuyaient d'épaisses boucles sur le col de sa cape. Une cape verte jetée sur les épaules. Pas un corps de miséreux, pas maigre, pas malheureux. Une cape verte sur un costume noir. Comme un maître d'hôtel. Je ne l'ai pas fait circuler. Je suis un brave homme. D'ailleurs les chemins de fer fédéraux sont très sévères pour choisir leurs agents. Le vieux me regarda, prit son violon et commença à jouer. Il relevait le menton comme pour me défier et ses yeux montaient en se balançant au rythme triste de la mélodie. J'ai haussé les épaules et je suis parti. Je me suis retourné près de la grande affiche – Bienvenue dans le Valais – et j'ai vu qu'il me regardait toujours.

Je n'aurais pas dû le laisser stationner dans le passage souterrain, bien sûr. Le lendemain, il était toujours là. Il n'avait pas posé le chapeau devant lui, ni rien. Où voulait-il donc qu'on lui jette des centimes? Quand le téléférique apportait sa provision de skieurs qui repartaient vers leur pays, il jouait. Des airs si tristes que j'aurais pu pleurer parfois, en pensant aux soirées de Noël d'autrefois, dans la montagne. Mais je n'avais pas le temps de pleurer. Les belles dames dans leur anorak, les skis sur l'épaule, le visage hâlé, les yeux bleus, les yeux verts, les sportifs,

les muscles, les chiens et les enfants des riches – sept parfois ; ils devaient louer un chalet. Quelles valises ! On connaît les bagages, vous pensez. Ils sont beaux, les bagages, en cette saison. Le vieux levait toujours le menton. Il aurait pu supplier, tout de même, ou pleurer. Mais on voyait bien que l'eau de ses yeux venait du froid. Allez donc déposer des skis pour chercher de la monnaie ! Il faut avoir été comme moi sous-chef de station à la gare de Sierre pendant deux ans pour connaître les touristes et leurs problèmes. Et c'était un bien drôle d'adieu, un bien drôle d'accueil, qu'il leur jouait le vieux, sur son violon triste. À qui la faute si personne ne lui a jeté un centime ? Avait-il demandé quelque chose ?

Hier soir, à cinq heures trente-deux -le train de Brig démarrait, le vieux a posé son violon au milieu du passage, lentement, soigneusement. L'archet à côté, avec beaucoup de respect. Il s'est étendu tout près. Dieu merci, les passages sont balayés cinq fois par jour : on peut s'y coucher sur le sol. J'ai envoyé le garde Michel signaler au vieux qu'il devait circuler. Sans penser aux ennuis qu'il pouvait m'apporter, le violoniste était mort dans le passage souterrain de la gare de Sierre, entre le quai deux et le quai trois.

(Le rase-mottes, p. 11-12)

*Je n'ai besoin de personne, moi, Willy Vernouillis, responsable de l'émission **Au nom du coeur**, bientôt tous les samedis soir de 19 à 20 h, sur RTF, la Radio-Télévision en Flèche !*

De la jalousie, tout cela. L'émission doit passer par cette petite maladie pas très grave. On l'en a prévenu à l'école des Arts du Spectacle. La petite maladie qui donne des boutons aux confrères quand ils voient que le directeur des programmes vous apprécie, qu'on va commencer à vous reconnaître dans le métro.

Allez, ne plus jamais penser à cela. Aujourd'hui, tu es à Paris. Une journée d'escapade loin des tracas de RTF. Demain à Luxembourg, le boulot recommence. Aujourd'hui, profiter de cette matinée tiède de mars. Tu vas te payer des pieds de porc panés au Terminus Nord. Tu iras voir les Impressionnistes au Grand Palais, s'il ne faut pas faire la file trop

longtemps. Tu passeras chez Mark et Spencer's t'acheter quelques pulls jaunes. Du plus joli effet avec les spots. Très à ton avantage. Suivre la mode et ne pas en être esclave.

Tous les conseils qu'on lui a donnés naguère défilent dans le cerveau de Vernouillis. Il se sent bien. Il pourrait aller s'asseoir. Les places assises ne manquent pas. Mais il a besoin de la présence physique de tous ces gens qui se pressent contre lui. Besoin de cette sueur qui rend dérisoire son after-shave au kiwi. Besoin de sentir qu'il n'est pas seul, qu'il vit avec ces corps qui courent d'une station à l'autre. Avec ces regards qui croisent le sien. Avec ces nuques qui se glissent sous son nez. Ces épaules qui donnent des coups d'humanité à son épaule. Ces mains qui ouvrent des portes, qui ferment des sacs, qui disent au revoir à des tendresses, qui serrent des mains qui les serrent.

Saint-Lazare. La rame se vide des navetteurs qui courent vers leur train. Se remplit de quelques violons. Un violoncelle ventru, là, contre lui. L'odeur de foule a pris une autre allure. On file vers la station Europe. Les petits navetteurs besogneux ont fait place aux musiciens de génie. Il sourit autrement. Son estomac lui parle de moutarde à l'ail. Rentrer à l'hôtel. Gribouiller quelques idées géniales pour l'émission de demain. Bavarder juste ce qu'il faut avec le patron, un ancien pharmacien converti. Puis repartir.

Retrouver les musiciens, les navetteurs. Après, les Noirs. Les Arabes. Odeur de vieux papier et d'étagères. Et chaque fois, la grande griserie de sentir qu'il pourrait les animer. Tirer leurs ficelles. Les faire pleurer ou soupirer d'aise. Au nom du coeur.

(Écrase, négus!, p. 20-21)

Journal florentin

8 juillet

Elle m'amuse et elle m'agace, cette Française décolorée, sans couleurs même dans ses vêtements, qui guide la table de quatre à laquelle elle préside parce qu'elle parle italien.

- *Che cosa bevete? (c'est le maître d'hôtel.)*
- *Vino. (C'est elle. Elle ajoute pour ses amis :) J'ai demandé du vin.*
- *Rosso o bianco?*
- *Rosso o bianco? (Il insiste.)*
- *Vino, du vin, s'il vous plaît.*

Le maître d'hôtel sourit italianissimocommercialement et revient une minute après avec du vin rouge. Il a deviné que la Française avait besoin d'un peu de couleur.

Tout le repas se déroule sur le même gazon linguistique. Elle gardait le point d'orgue pour le dessert. Quand tout le monde fut servi, elle sourit sensuellement au maître d'hôtel et lui glissa comme une pastille de menthe :

- Gracias!

(Florentines, pp.9-10)

Le vieux.

Notre conversation dura longtemps. J'étais fou : je lui ai tout raconté. Je ne le connaissais pas. Je devais me méfier de n'importe qui. N'importe quelle confiance pouvait me conduire à la mort. Et j'ai tout raconté à ce vieux monsieur. Allez donc savoir pourquoi!

Ou plutôt si : je sais pourquoi. Il avait de grands yeux bleus, très doux. Des mares tranquilles où faire barboter des canards. Il avait une barbe blanche comme Saint-Nicolas, une barbe qui semblait postiche tant le poil était flou. Une barbe où l'on aurait bien vu se perdre du foin. Les lèvres bougeaient là-dedans comme des feuilles qu'agite la brise. Et ces lèvres disaient des choses douces. Des choses importantes. Elles oubliaient les paroles inutiles.

Là dessus, un feutre de clochard. Noir, presque vert par endroits. Cabossé, maltraité, au bord ondulant de façon presque espiègle. Un feutre à s'enfoncer sur le crâne pour dormir au pied d'un arbre en rêvant à des cerises. Un feutre pour jouer. Un feutre pour être quelqu'un d'autre. Un feutre pour être bien.

Il était bien, le vieux. Il me fêtait mon anniversaire. Il s'ajoutait au lilas. On l'avait délégué pour représenter la famille et les amis. C'était l'ambassadeur des souvenirs. C'était l'ambassadeur de mon destin. Il avait traversé la rue pour rejoindre le monde qui était le mien et jeter un pont. Le premier pont depuis longtemps. Le premier pont qu'on ne faisait pas sauter.

Qu'on ne ferait pas sauter de sitôt.

(Le doigt tendu, p. 63-64.)

Monsieur l'instituteur.

Jean-Baptiste Guerlot rentra chez lui un peu plus inquiet que d'habitude. Depuis plusieurs jours, les événements familiaux et internationaux se brouillaient curieusement dans son esprit, faisant une marmelade où il mêlait la toux du beau-frère, les remarques acerbes de la belle-mère, le sourire de la belle-soeur et ce qu'on apprenait, ici et là, sur ce qui se passait entre les Français et les Prussiens. Curieuse marmelade de fruits verts et trop mûrs où l'instituteur retrouvait son goût immodéré pour l'intrigue, les passions et les mirabelles !

Il souleva plusieurs fois les sourcils, ce qui chez lui était signe que l'alcool avait fait son effet. Avait-il tant bu ? Deux rouges. Deux absinthes. Le Lorrain, le Michel Lorrain n'y était pas étranger. Et puis, ce soleil d'août qui descendait sur Virton, cette chaleur presque provençale, l'Antoinette qui tournait autour de lui, l'aguichait, lui jetait ses regards qui le laissaient pantelant et sans voix...

Il essayait de marcher droit. Si sa belle-mère le regardait de loin arriver, qu'allait-elle penser ? Qu'allait-elle dire ? Elle ne disait jamais grand-chose, au contraire du beau-père qui commentait tous les événements de remarques bourruées et peu enrobées d'amitié.

– Je n'ai pas peur de ma belle-mère.

Jean-Baptiste Guerlot craignit d'avoir parlé tout haut. Il poussa la grille en fer qui donnait accès à ce court sentier où les gueules de lion guidaient les pas vers le seuil. Il jeta un oeil attendri à ces fleurs pour

lesquelles il avait toujours eu un faible. Elles étaient particulièrement belles, cette année, surtout les jaunes.

Dans le petit salon de façade, deux hommes l'attendaient. Il les avait déjà vus à la terrasse de l'Antoinette. Ensemble, plusieurs dimanches, ils avaient bu l'apéritif. Ensemble, ils avaient devisé de choses et d'autres, de politique et de culture, d'amitié entre les peuples, de la France. Les deux Français buvaient une bière que la femme Guerlot leur avait versée. L'instituteur eut l'impression que son entrée venait d'interrompre une conversation fort animée. Pourtant les deux hommes firent mine qu'ils attendaient l'instituteur pour commencer à discourir.

— *Nous sommes heureux de vous voir arriver, Monsieur l'instituteur.*

Jean-Baptiste Guerlot n'aimait pas qu'on l'apostrophe de cette façon. Déjà son beau-père... Tout le monde à Virton le croyait fier de ses connaissances, fier de son poste. Lui, il aurait préféré partager la joie des paysans qui revenaient ensemble des champs, sourire ensemble devant le jaune si sec des foins. Ses récoltes, ses maigres récoltes intellectuelles, il souffrait d'avoir dû les engranger seul. Avec qui pouvait-il les partager? À peine avec les parents de ces petits bourgeois virtonnais plus paysans que notables, dont la plupart oublieraient vite qui leur avait appris à lire et à écrire. Et ses lectures?

À qui parler de ses lectures? Pas à sa femme, à peine lettrée. Pas à sa belle-mère, belle-fille de charron, fille de charron. Jules? Curieusement, il ne se sentait pas proche de celui qui partageait pourtant et son métier et son goût pour les livres. Une étrange pudeur le retenait de jamais confier à son fils aîné quoi que ce soit d'essentiel.

— *Désolé de vous avoir arraché à vos vacances.*

Il s'assit en face de ses deux interlocuteurs, les regarda le plus droit dans les yeux qu'il put. Il pensait à Michel Lorrain, à la belle-soeur, à M. Oswald, et voilà qu'on demandait toute son attention pour des choses aussi graves, mais différentes.

(L'auberge de l'Antoinette, p. 31-33.)

Au cimetière, il fut près d'elle. Le cercueil descendait doucement dans la terre pas encore gelée. La mère Raucy avait mis des dahlias partout. Des énormes couleur d'abricot et de pêche trop mûre. Des petits aux frisettes roses. Des délicats qui se penchaient un peu pour regarder la terre légère comme de la mousse de mort.

Il lui prit le bras. On peut prendre le bras de sa belle-soeur quand on est instituteur, qu'on a été presque le meilleur ami du défunt, qu'on déclare tous les nouveaux et tous les anciens de la famille. On peut prendre le bras de sa belle-soeur, le serrer un peu trop fort, sans savoir si on la pince ou si on lui dit d'avoir du courage.

Le bras ne recula pas, n'avança pas, ne se leva pas, ne redescendit pas. Le bras était le bras de n'importe qui qu'on a le droit de saisir pour lui dire qu'on est là. Même les grosses mottes de terre pas gelée qui donnaient au cercueil des coups de poing mous ne lui firent pas dégager le bras. Simplement, elle bougea un peu le voile que le vent tiède, si tiède, trop tiède avait fait voler.

Elle leva doucement, tendrement, avec une douceur et une tendresse qu'elle n'avait jamais eues, qu'elle n'aurait jamais plus, elle leva vers lui, vers cet instituteur tranquille qui aurait pû être un espion immortel deux yeux plus noirs que les prunelles des haies les plus amères.

Il se pencha pour lire, pour savoir, pour qu'elle lui dise devant le cercueil de ce mort qu'ils avaient tous les deux aimé d'une tendresse encore si vive, pour qu'elle lui dise si elle avait trahi ou si elle était restée fidèle.

Et il ne vit dans ses prunelles sauvages, plus amères que celles des buissons qui filent vers Écouvriez et Grand-Verneuil, il ne vit qu'une immense tendresse, une terrifiante détresse et il sut qu'avec elle il aurait pu écraser toutes les grappes de lilas, chercher dans l'herbe chaude toutes les cerises.

Et il sut que venait de se fermer pour lui à tout jamais l'auberge de l'Antoinette.

(L'auberge de l'Antoinette, pp. 72-73).

Les hommes en noir se sont embarqués dans les voitures. Les side-cars ont retrouvé leurs passagers. Tout le monde traverse le pont, file sur la route qui longe le chemin de fer. Les mitraillettes crépitent. Qui tire sur qui ?

— *Filons.*

Ils l'ont échappé belle. Comment n'ont-ils pas le réflexe de traverser le pont ? Ont-ils trop peur ? Bêtement, ils font demi-tour. Ils retrouvent l'abri des tilleuls. Ils se précipitent dans un chemin de terre que traverse un ruisseau peu profond. On n'entend plus rien. L'orage a fait place au silence magnifique qu'accompagne doucement le friselis tendre, frais, de l'eau.

On roule dans le sable, on dérape, parfois on tombe sans grand mal. On roule lentement et le sol est doux. Plus loin on s'arrête. Depuis combien de temps fuit-on ? Où est-on ? Faim et soif. Comme elles sont les bienvenues, ces merises noires, juteuses, amères, qui tachent leurs lèvres et leurs doigts ! On crache les noyaux comme des ennuis. Soudain, on est presque heureux.

(Le concerto pour la main gauche, pp. 56-57).

— *Qu'y a-t-il, Grand-père ? Tu pleures ?*

Julien oublie la disparition de Cocker. Il ne pense plus qu'ils sont dans cette grotte, livrés aux caprices d'un orage qui pourrait durer. Il voit des larmes sur les joues de son grand-père ! Julien croyait que les grands-pères ne pleuraient pas, que les larmes étaient réservées aux enfants. Il insiste :

— *Qu'y a-t-il, Grand-père ?*

Alors, d'une voix cassée, hésitante, au milieu des coups de tonnerre qui semblent ponctuer son récit, le grand-père raconte.

Stupéfait, Julien apprend comment sa grand-mère est morte, il y a des années. Son père et la mère de Dominique allaient avoir une petite soeur. Hélas, des événements qu'on ne lui avait jamais racontés sont venus bouleverser la vie de la famille.

L'accouchement était prévu pour le mois suivant. Il faisait beau. Une merveilleuse journée d'août. Albert et sa femme étaient partis faire une

courte promenade dans la forêt et voilà que, tout à coup, comme aujourd'hui, le ciel était devenu menaçant. Très vite, il avait fait presque noir. La foudre pouvait tomber n'importe où.

Ils s'étaient réfugiés dans une petite grotte comme celle-ci. Pas loin de la cascade. À cent mètres peut-être. Des grottes comme ça, on en trouve plusieurs dans le coin.

La grand-mère – bien jeune encore à l'époque – avait eu tout à coup des hémorragies qui avaient effrayé son mari. Il fallait d'urgence un médecin. Son beau-frère habitait au village, à quelques mètres de chez lui. C'était un médecin pas comme les autres, peu estimé de ses confrères, parce qu'il croyait plus en la nature qu'en l'homme et qu'il attendait plus des plantes que de la chimie.

Albert avait filé comme un fou dans le bois, sans crainte de la foudre qui tombait ici sur un hêtre, là sur un sapin, mais qui semblait l'éviter, comme si elle avait deviné que les choses étaient graves, qu'il fallait le laisser courir appeler son beau-frère, afin qu'une petite fille naisse dans une grotte, près d'une cascade.

Hélas, Albert n'avait pas trouvé son beau-frère. Nul ne savait où il était. Quand le grand-père était revenu dans la grotte, la petite fille était morte et sa mère allait bientôt la rejoindre.

(Un cocker en or, pp. 70-72).

Mes inaccessibles, mes à jamais inaccessibles. Papa, que Bellini, ici, dans chaque visage me rappelait. Maman, que les cerisiers en fleurs abritaient, protégeaient pour toutes les cerises noires de tes oreilles, pour toutes les cerises rouges de tes lèvres, pour tout ton parfum de violette. Clara, chaude, folle Clara de mes premières nuits toscanes, Clara fleur de la rivière, à jamais fanée dans l'Arno. renzino, mon doux, mon triste élève, au même parfum de violette que maman et que Bologne, jusqu'à quand disparu. O mes inaccessibles, revenez.

Qui étais-je ? Où étais-je ? Depuis trois jours, j'avais osé sortir de la scuola grande et qu'avais-je trouvé ? Je m'étais assis dans l'herbe, sur le campo, près du socle de la statue de Colleoni. Un socle solide que devraient escalader bientôt un cheval et son maître, pour les siècles. Pour

les siècles. J'y avais pensé souvent : que serait ce campo dans cinq siècles, en 1992, si la terre n'était pas morte de chagrin ? Des enfants aux yeux espiègles y joueraient-ils comme ce matin de mai ? Dans l'herbe, ce matin tiède de mai, je caressais des iris effrontés qu'aucune main, par quel miracle, n'avait cueillis. O Clara, je les aurais arrachées à la terre pour les offrir à ton coeur, ces grandes fleurs sexes, ces gondoles pétales qui sauvait des mains sacrilèges. Les enfants tout autour criaient, jouaient, se blessaient aux pierres, mais les fleurs, oui, merveilleuses, restaient les campaniles provisoires du printemps.

Mes inaccessibles, mes pour toujours inaccessibles, j'avais quitté ma cellule, les palabres dominicaines, les murs mauves encore de l'incendie, et j'avais gagné Venise. J'avais osé ma ville. Petit moine pas moine, j'avais couru les calli à la recherche de mon enfance. J'avais osé. J'avais osé échapper à la mort. J'avais retrouvé les patins maladroits avec lesquels, l'autre hiver, je courais sur la glace et sur la certitude.

(Plus loin que la lune rousse, à paraître).

Synthèse

Et si toute écriture était d'abord une médication ?

Alors Claude Raucy serait un attentif homéopathe, soignant par l'infinitésimal, prescrivant plantes, racines, recommandant décoctions et tisanes avec un doux sourire un peu triste, doutant déjà de son propre diagnostic dès son hésitante annonce, redoutant déjà l'affolement du patient.

Au contraire de Jules Renard, il ne me suffit pas d'être heureux, il faut qu'aucun regard triste ne traverse mon chemin.

(Florentines)

Est-ce pour cela que Claude Raucy le rebouteux s'est ingénié, tout au long de son oeuvre, à varier les formules, pour diversifier les remèdes ? Bien sûr, notre guérisseur, comme tous les empiriques, a ses spécialités. Ainsi, vous qui souffrez d'un mal chronique du pays, d'une enfance enfuie, d'un spleen solitaire, n'hésitez pas à recourir à sa médecine, vous y trouverez le soulagement.

Attention toutefois à ne pas mélanger les traitements...

Ainsi, sa poésie se prend goutte à goutte, sans remuer, et surtout à jeun de tout tumulte. Elle vous guérira dans les cas de solitude errante, d'enfance perdue, d'extrême fragilité du moment, de la vie. Car la dilution du poison fera merveille.

*N'entre pas plus avant, ne franchis pas la grille.
Oublie le château où la princesse dort.*

*Cherche ailleurs le bonheur car la petite fille
Dont la lèvre est mouillée a le goût de la mort.*

(Les noires épines)

Je viendrai en cow-boy sur mon grand cheval d'or

(Séquences)

*leurs rêves d'août et d'escapade
tu les as déjà mis en rangs
toi tout seul en face
et si fragile*

(Pommes sures)

Pour les cas de déracinement aigu, rien de tel que son théâtre, ou, lorsque celui-ci est contre-indiqué pour les agoraphobes, l'une ou l'autre Chronique en macération ou encore en s'attablant dans son *Auberge de l'Antoinette* où il n'hésite pas à marier prose et poèmes pour redécouvrir une autre Gaume et un autre *ego*...

J'ai mal à mes forêts, je n'ai plus de racines.

(Les Noires épines)

Je sens que mes racines poussent en Toscane. À plusieurs reprises, quittant un coin d'ombre où je rêvais, j'ai senti quelque chose s'arracher du sol, minces radicelles encore, mais déjà douloureuses à briser.

(Florentines)

Mais la plupart des consultants lui réclament d'abord des potions de feuilles romanesques que Raucy présente en pédiatrie sous forme de contes (particulièrement indiqués pour la découverte de l'autre, la tolérance) ou, selon le poids des ans du patient, en nouvelles ou romans. C'est pourquoi, dès la puberté, ceux-ci sont souverains pour l'in-

compréhension due à l'incommunicabilité ou encore pour le difficile apprentissage de l'amitié vraie.

Auparavant, je vais terminer une lettre que je veux envoyer à Olivier. Mais je n'arrive pas à l'achever. Comment écrit-on à un aigle?

(Le temps des cerises)

L'amitié ne peut-elle oublier l'ami? L'amitié ne peut-elle s'étendre dans les fougères, loin de tout, loin des drames?

(Les coprins chevelus)

Du boniment de charlatan, tout cela? Peut-être, mais, comme pour toutes les médecines «douces», si ça ne fait pas de bien, cela ne peut pas faire de mal!

Et si toute écriture était d'abord un placebo?

Homéopathe timide, c'est vrai, Claude Raucy l'a été longtemps, hésitant qu'il était entre la vie de ses journées et la vie de ses pages, peut-être un peu trop encombré par un travail d'enseignant qui dévorait trop de son temps.

L'adolescence s'éloignant enfin un peu (mais pas l'enfance) est arrivée la grande fringale d'écriture. Au tournant de la cinquantaine, Raucy a-t-il découvert que l'océan de sa vie n'était pas infini? Ceux qui le connaissent bien, des amis comme moi, l'ont vu rester des heures à composer des chants sur la musique religieuse, écrite lentement de lents chapitres pour de longs romans, pousser de la main le petit homéopathe tranquille aux gestes british pour se lancer dans d'audacieuses opérations romanesques, essayer les fortes médications de l'âme, risquer de graves expériences de laboratoire. Comme si ne reniant rien d'une enfance toujours en quête de maraudes, l'écrivain grave voulait désormais graver plus profond, plus définitif. Son roman *historique* (comme il dit), qui lui permettra enfin de

régler une vieille dette avec Savonarole, a un titre qui ne trompe pas sur la fin de parcours que se souhaite Raucy : *Plus loin que la lune rousse.*

Christian LIBENS